

**ALIÉNOR LE GOUVELLO**  
**SUR LA PISTE**  
**SAUVAGE**

**PLUS DE 5 000 KILOMÈTRES  
À TRAVERS LE BUSH AUSTRALIEN**



**ARTHAUD**



Sur la piste sauvage

DANS LA MÊME COLLECTION

Florence Arthaud, *Cette nuit, la mer est noire*  
Isabelle Autissier, *Chroniques au long cours*  
Jean-Michel Barrault, *Moitessier, le long sillage d'un homme libre*  
Hervé Beaumont, *Les Aventures d'Émile Guimet, un industriel voyageur*  
Jean Béliveau, *L'Homme qui marche*  
Mike Birch, *J'ai chevauché les océans*  
Marie-Claude Bomsel, *Mon histoire naturelle*  
Yvan Bourgnon, *Conquérant des glaces*  
Yvan Bourgnon, *Gladiateur des mers*  
Ed Caesar, *Deux heures*  
Antoine Chandellier, *Frison-Roche, une vie*  
Tony Chapron, *Enfin libre !*  
Philippe Croizon, *Plus fort la vie*  
Géraldine Danon, *Le Continent inconnu*  
Jean-Claude Derey, *Le premier chant du monde*  
Catherine Destivelle, *Ascensions*  
Ariane Dollfus, *Béjart*  
Albert Falco, Yves Paccalet, *Capitaine de la Calypso*  
Philippe Frey, *Passion désert*  
Philippe Frey, *Peuples du désert*  
Jean Galfione, *Rien n'est jamais écrit*  
Benjamin Lesage, *Sans un sou en poche*  
Benjamin Lesage, *Eotopia*  
Claude Lorius, *Mémoires sauvées des glaces*  
Dan Mathews, *Super Engagé*  
Pierre Mayol, Patrick Mouton, *Jacques Mayol, l'homme dauphin*  
Carine McCandless, *Into the Wild L'histoire de mon frère*  
Reinhold Messner, *Ma voie*  
Gregory Monro, *Pionnières*  
Pierre Morath, *Free to run*  
Patrick Mouratoglou, *Le Coach*  
Guillaume Néry, *Profondeurs*  
Rudolf Noureev, *Noureev*  
Bernard Ollivier, *Marche et invente ta vie*  
Bernard Ollivier, *L'essence de la vie*  
René Prêtre, *Et au centre bat le cœur*  
Kamal Redouani, *Inside Daech*  
José Sarica, *Zoothérapie*  
Thierry Soufflard, *Insolents voyageurs*

Aliénor le Gouvello

## Sur la piste sauvage

Plus de 5 000 kilomètres  
à travers le bush australien

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2019  
Tous droits réservés  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
ISBN : 978-2-0814-3581-0

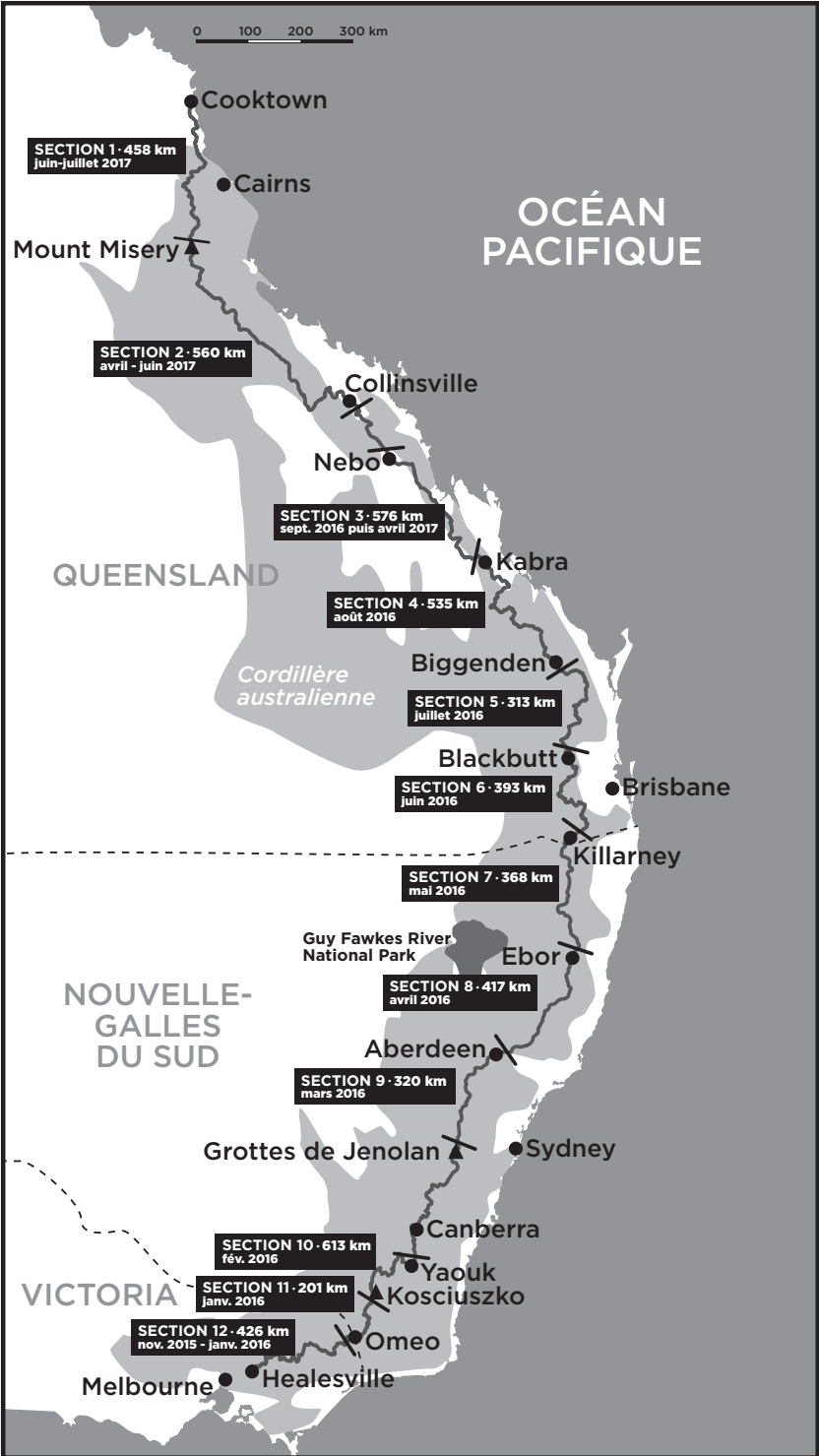
*Je dédie ce livre à ma mère,  
sans qui il n'aurait pas vu le jour.*





« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ! »

Charles Baudelaire, 1821-1867  
« Le Voyage », *Les Fleurs du mal*



## Prologue

J'ai signé cette traversée de l'Australie de bas en haut, du sud au nord, avec mon sang. Assaillie de douleurs inouïes et paralysantes, minée par une fièvre tropicale torpillant mes articulations et mes mains, j'en porte encore les séquelles.

Deux méchants staphylocoques se sont attaqués à mon pied et à ma jambe. En plus de l'entrave quand on chemine à cheval, j'ai frôlé l'infection généralisée qui aurait pu m'être fatale. Deux séjours à l'hôpital où les médecins m'intimèrent l'ordre de ne pas repartir n'ont pas entamé ma détermination. J'ai bravé les interdictions.

La vérité, ma vérité est qu'il m'a fallu une volonté totale, absolue pendant treize mois, par tous temps, tous types de terrains et de montagnes. J'avais une mission pour mes trois chevaux et moi : trouver notre chemin, l'eau, la nourriture et organiser la logistique afin de contacter les gens dont je traversais les territoires. Chaque jour, je devais monter et démonter mon bivouac, me lever et aller de l'avant sans m'apitoyer :

## *Sur la piste sauvage*

tel était mon lot quotidien. L'ensemble de ces efforts était destiné à permettre à mes trois chevaux, avec qui j'ai tissé un lien unique, passionné et insensé, d'achever ces 5 330 kilomètres en bonne condition physique. Tel a été mon défi.

## Une longue préparation

Mon cœur bat à mille à l'heure. Je suis perchée sur la rambarde du rond d'entraînement. Je viens de me faire charger par mon cheval sauvage, la bouche grande ouverte, l'œil en furie et les oreilles en arrière. Je l'ai échappé belle. Erica me hurle dessus ; il a gagné ce cabochard, il faut impérativement que j'y retourne. Rien que l'idée me pétrifie. J'ai baptisé Guy cet étalon de huit ans capturé dans le Guy Fawkes River National Park où les chevaux sauvages abondent. Bizarre d'ailleurs d'avoir donné un tel nom à ce grand parc naturel. On dirait maintenant que Guy Fawkes était un terroriste doublé d'un régicide. Catholique anglais irréductible, il a voulu tuer le roi protestant d'Angleterre Jacques I<sup>er</sup> en 1605, en entassant sous la Chambre des Communes des barils de poudre qui devaient exploser au moment de l'ouverture du Parlement. La conspiration dite « des poudres » fut découverte après trahison d'un complice par une lettre anonyme. Guy Fawkes, qui montait la garde près des explosifs, fut capturé, torturé et exécuté le 31 janvier 1606. Pour l'anecdote, il échappa à la pendaison en sautant de l'échafaud et en

## *Sur la piste sauvage*

se rompant le cou. Le but du complot avorté était de tuer le roi protestant et de le remplacer par un roi catholique. L'idée d'avoir donné le nom d'un assassin, même raté, à l'un des parcs nationaux d'Australie les plus étendus peut paraître étrange. C'est un peu comme si, en France, on donnait le nom de Ravailac à un parc national. Bien loin de tout ça, mon Guy à quatre pattes, quant à lui, représente un tiers de mes espoirs : il est l'une des trois montures destinées à mener à bien mon rêve fou de traverser l'Australie avec des chevaux sauvages en empruntant le Bicentennial National Trail (BNT).

Ce trek, l'un des plus rudes au monde et le plus long d'Australie, s'étend sur 5 330 kilomètres en longeant la grande chaîne de montagnes de la Cordillère australienne qui court du sud au nord de la côte est, avec des pics de plus de 1 600 mètres d'altitude. Il traverse trois États, dix-huit parcs nationaux, cinquante-trois forêts domaniales et primaires et offre une diversité unique de faune et de flore.

Depuis deux semaines j'essaie d'appivoiser Guy, de gagner sa confiance avec l'aide de la Guy Fawkes Heritage Horse Association, une association de défense des chevaux sauvages. Je vis depuis deux mois à Dorrigo, une localité à environ 610 kilomètres au nord-ouest de Sydney, dans la ferme de Erica et Graeme, les fondateurs de cette association, dans le but d'apprendre à débouerrer et dresser des chevaux sauvages, exercice que je n'ai jamais pratiqué auparavant. Je retrouve mes esprits et prends mon courage à deux mains pour retourner dans le rond d'entraînement, même si les hurlements d'Erica me font aussi peur que l'animal. Appivoiser un cheval

## *Une longue préparation*

sauvage, c'est apprendre son langage, être apte à communiquer avec l'animal, lui parler, gagner sa confiance. Mais Guy, étalon capturé à un âge où il avait déjà goûté à la liberté, demeure extrêmement dominant même s'il a été castré.

Erica pensait que, calme dans son enclos, Guy possédait un tempérament apte au débouillage. Il s'avère cependant que lorsque je le pousse un peu trop, il mord sans prévenir et donne des coups de cul, ou se met à charger toutes dents dehors. Je regarde Guy, immobile dans une nuée de poussière de sable gris après cette nouvelle attaque. Dans la lumière qui tombe en oblique sur sa robe isabelle flamboyante, l'œil agressif en alerte, des gouttes de sueur aux nasaux, il guette mon prochain mouvement. Le temps file et je ne peux pas m'aventurer à travers le bush avec un tel cabochard imprévisible. Mon expédition est déjà assez difficile sans en rajouter. Quelques jours plus tard je me décide, je me vois obligée de renoncer à l'adopter.

J'ai toujours ressenti une fascination pour ces animaux retournés à l'état sauvage. Je les ai rencontrés dans le bush, dans les communautés aborigènes où j'ai travaillé pendant une dizaine d'années. C'est à Docker River, une communauté perdue dans le désert, que je vis pour la première fois un étalon brumby à la robe noire luisante accompagné de sa jument d'un blanc immaculé. Jamais je n'oublierai la beauté racée de ces deux créatures sauvages. Ils venaient s'abreuver à côté de l'endroit où j'habitais, ne trouvant pas d'eau dans les mares en raison de la sécheresse. Leur puissance et leur grâce inouïes demeurent gravées pour toujours au fond de moi. Le plus frappant était le

## *Sur la piste sauvage*

contraste entre leur remarquable condition physique et leur élégance face à un environnement aussi dur et aussi aride. L’Australie compte la plus grande population au monde de chevaux retournés à l’état sauvage : plus d’un million. Descendants des chevaux importés par les colons, échappés ou abandonnés, ils se sont adaptés à toutes les conditions d’environnements : déserts, montagnes, forêts, côtes et même îles. Survivre à la sélection naturelle les a dotés d’une endurance à toute épreuve. Ma vision romantique de ce couple de brumbies fut vite écornée par les Australiens qui, dans leur grande majorité, les considèrent comme une race invasive, un fléau.

Le cheval sauvage – *brumby* au singulier, *brumbies* au pluriel – est issu des chevaux importés d’Afrique du Sud et d’Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle, pur-sang et arabes. Symbole de mobilité et de liberté, ils sont les descendants des chevaux qui accompagnèrent par milliers les soldats australiens durant les guerres aux côtés des forces de l’Empire britannique puis des Alliés. De la guerre oubliée contre les Boers entre 1899 et 1902 en Afrique du Sud, où s’illustra, comme correspondant de guerre, le lieutenant Winston Churchill, à la guerre de 14-18 à Gallipoli dans les Dardanelles contre l’Empire ottoman, ou encore en Palestine à Beersheba et en France dans les combats, des centaines de milliers de chevaux ont été acheminés sur tous les fronts. Aucun ne revint jamais : entre ceux morts au combat et ceux dont le rapatriement en Australie aurait coûté trop cher, ils furent tous victimes de l’ingratitude humaine. Leurs défenseurs ne manquent pas de souligner leur aptitude à s’adapter à tous les types d’environnements



## *Une longue préparation*

et leur robustesse. Ils sont aussi utilisés de nos jours en équithérapie, une forme de traitement destiné à aider toutes sortes de personnes à surmonter leur handicap en ayant recours au contact avec des chevaux.

Leur nom viendrait du sergent James Brumby qui un jour libéra ses chevaux en déménageant vers la Tasmanie en 1804. Autre origine possible, en pitjara, l'une des langues des Aborigènes, *baroomby* signifie « sauvage ». Le mot « brumby », désignant les chevaux retournés à l'état sauvage, est écrit pour la première fois en 1880 dans un journal de Melbourne.

Je voulus m'investir et m'engager à défendre ces nobles animaux considérés comme nuisibles par le gouvernement australien. Dans ce cas, pourquoi ne pas envisager une grande aventure en leur compagnie, non pas pour les sauver tous mais au moins pour faire admettre leurs qualités originelles et, dans la mesure du possible, éviter de nouveaux massacres comme ce fut le cas dans le Guy Fawkes River National Park en l'an 2000, où quelque six cents d'entre eux furent pourchassés à coups de fusil à lunette du haut d'un hélicoptère et abattus ? Le choc provoqué auprès des amoureux des chevaux sauvages a conduit à la création de la Guy Fawkes Heritage Horse Association. Son but est bien sûr de les préserver, tout en rappelant leur valeur historique, militaire et culturelle.

Et si tout avait commencé le jour où, au fin fond d'une communauté aborigène, je travaillais à l'éducation des enfants ? On m'avait invitée à concourir dans une course de chevaux, moi, la seule femme cavalière et blanche de surcroît. En plein désert australien, dans

## *Sur la piste sauvage*

une atmosphère de fournaise et de poussière, contre toute attente, je remportai la course devant un public de mâles abasourdis qu'une jeune femme les devance. Et si tout avait commencé par mes premières leçons d'équitation quand je n'avais pas encore 5 ans, puis chez les militaires cantonnés à Rambouillet ? Et si tout avait commencé le jour où j'ai rencontré mon ex-compagnon australien dans un festival de musique à Melbourne ? Damian me fit découvrir ce pays-continent, c'est grâce à lui que je l'ai aimé, adopté, et que j'ai choisi de travailler avec les enfants aborigènes, démunis, désœuvrés mais enthousiastes et débordants de vie. À ces oubliés du bout du monde, j'ai tenté ces dix dernières années de donner le meilleur de mon temps, de mon énergie, de mes forces, de mon imagination. J'ai appris à m'adapter à leurs coutumes, leurs traditions, leur façon de vivre et, plus important que tout, à leur manière si différente de comprendre la nature, de s'insérer dans l'univers.

La solitude, quelle solitude ? Je suis une écorce, je suis une feuille, une branche qui craque, un rayon, je suis cette terre rouge que je foule pieds nus le plus souvent et que j'aime tant ; je n'ai pas peur de cette nature qui jamais ne me trahit, même dans les moments les plus difficiles. J'apprends à contourner, à me fondre. Ces arbres, tous ces arbres, ces eucalyptus, sont mes amis, mes parents, j'appartiens à ce décor sauvage et embaumant. Au contact de ces Aborigènes, j'ai appris à faire face aux situations les plus désespérées, à me contenter de peu, à toujours trouver une solution. Grâce à eux j'ai appris à connaître les

## *Une longue préparation*

brumbies, ces chevaux si résistants. C'est aussi dans une communauté aborigène que j'ai adopté il y a dix ans mon chien Foxy, un bâtard de dingo, chien sauvage du désert ; il est mon ami le plus précieux. Comme les brumbies, les dingos sont les chiens sauvages endémiques de l'Australie. D'allure ils se rapprochent du loup, ou plutôt du chien-loup. Ils n'aboient pas mais poussent un cri ressemblant à un éternuement, toujours étrange à entendre. À l'état naturel ils vivent en meutes d'une douzaine de membres, une famille dingo. Ce sont des « petits loups » très résistants, au pelage roux, pesant entre 10 et 20 kilos ; très rapides, ils peuvent atteindre des pointes de vitesse à 65 kilomètres à l'heure. Ils se reproduisent une fois par an, mais en nombre respectable puisque chaque femelle peut avoir huit petits. C'est d'ailleurs un moyen pour les Aborigènes de prévoir les sécheresses : plus les portées sont importantes, plus les risques de sécheresse sont élevés ; plus il y a de petits, en effet, plus il y a de chances d'avoir des survivants dans les années calamiteuses.

Quand ma décision fut prise de traverser, seule, ce continent brut avec trois brumbies, en empruntant le BNT, je suis tombée par hasard sur l'histoire de Robyn Davidson, une femme qui traversa l'Australie d'ouest en est avec des chameaux. Si elle l'a fait, je pouvais être à même d'entreprendre mon expédition. Mais afin de réaliser mon projet, il me fallait de l'argent. Pendant un an, je suis retournée dans le bush comme travailleuse sociale et ai économisé, mettant sou après sou de côté. Puis pour m'endurcir, j'ai décidé de passer six mois chez Graeme et Erica où j'apprends la dure

## *Sur la piste sauvage*

vie de la campagne australienne. De 5 heures du matin au coucher du soleil, comme le faisaient sans doute les premiers pionniers, je les aide aux travaux de la ferme ; on s'occupe des animaux, on coupe du bois, on refait des clôtures, on entretient le potager. Avec eux, j'apprends le débouillage, dressage visant à obliger un cheval à accepter une selle et un cavalier sur son dos, ou à porter une selle de bât et à répondre aux ordres. Le succès de la méthode d'Erica consiste à s'adapter à chaque animal. « Certains ressentent une immense frayeur, d'autres pas. Nous essayons de donner à chacun la possibilité d'être apprivoisé. Cela peut prendre beaucoup plus de temps selon les tempéraments », explique Erica. J'acquies un premier brumby, Cooper, un hongre à la robe isabelle de 4 ans, qui d'emblée fait l'affaire grâce à son tempérament docile. Puis Dokka et Guy que je suis obligée de récuser, vu leur mauvais caractère. Vient River, un hongre palomino à la robe dorée, couleur très prisée dans les westerns américains des années 1960. Il est âgé de 2 ans seulement mais il m'a tapé dans l'œil. Enfin Roxanne, à la robe baie, ma seule jument, 12 ans d'âge comme les bons whiskys et déjà débouillée : elle m'arrache 4 000 dollars non prévus dans mon budget. Pas d'échappatoire à cette dépense, je n'avais plus le choix si je voulais rapidement compléter mon équipe. Elle s'avérera précieuse en raison de sa force et de son endurance. Un bon choix dont je ne me louerai jamais assez. J'ai choisi en priorité des hongres, castrés selon une méthode hongroise à l'origine, d'où l'appellation générique donnée aux chevaux castrés. Je sais qu'une jument risque de me causer des soucis face aux hardes de chevaux sauvages

## *Une longue préparation*

que je ne vais pas manquer de rencontrer sur le Trail, cependant j'assume ma sélection. Soulagée d'avoir enfin trouvé mon équipage, je dispose maintenant de trois chevaux permettant d'assurer un système efficace de rotation. Un cheval de bât porte tout mon matériel de campement, nourriture, trousse de secours et de vétérinaire, ainsi que des panneaux solaires ; je monte le deuxième pendant que le troisième est au repos. Ainsi j'alternerai chaque jour ma monture, organisation vitale pour la survie de mes compagnons d'aventure sur un si long trajet. La selle de bât, poids mort sur le dos du cheval, peut créer des frottements et des blessures auxquels je dois être très attentive. Mon intention est bien d'avaler ces milliers de kilomètres avec les mêmes montures, un challenge pratiquement jamais réalisé.

Il faut tout apprendre à un cheval sauvage, en prévision de ce qui peut surgir sur le parcours pour éviter un drame. L'habituer à la circulation automobile d'une route – nous croiserons des voitures et des camions –, aux entraves – ces sangles qui lient les pattes avant –, à rester derrière un fil électrique la nuit au bivouac, à marcher à trois de front en harmonie, à traverser toutes sortes d'obstacles, à demeurer calme face à tout mouvement et bruit inattendus, en somme, comme disent les Australiens, en faire un « *bomb proof horse* », un « cheval à l'épreuve des bombes ». Les trois mois d'entraînement prévus se transforment en six.

Erica, avec son tempérament trempé, m'a appris l'exigence assortie d'une certaine dureté pour soi et les autres. Je lui en suis reconnaissante, même si son caractère fort n'a pas facilité nos relations au quotidien.

## *Sur la piste sauvage*

Fondatrice avec son partenaire Graeme de la Guy Fawkes Heritage Horse Association, elle a réussi à établir avec lui un programme de gestion des chevaux sauvages dans un esprit réaliste et selon une méthode dite « passive ». Elle consiste à appâter les chevaux avec de la nourriture dans des enclos du Guy Fawkes River National Park, puis à les retirer pour en gérer la population. Ils revendent les meilleurs au public et envoient les autres à l'abattoir. Cette manière de faire peut paraître cruelle, mais elle représente une gestion plus humaine que l'*aerial culling*, l'« abattage en série » à partir d'un hélicoptère utilisé par les autorités australiennes. Je sais ce que je leur dois et en remerciement de leur soutien, j'assure la promotion de leur association tout au long de mon odyssee sur le Trail. Une autre manière à mes yeux de leur rendre hommage est de réussir mon aventure, ce dont ils ne me croient pas capable. Je veux leur montrer que leurs leçons ont été profitables.

Épuisée par tant d'acharnement et de privations dans l'espoir d'atteindre mes fins, je fais un break pour aller voir ma famille en France. J'en profite pour me rendre au Danemark afin de rencontrer un dresseur prétendument célèbre. Après quatre jours facturés 1 000 euros, cet homme d'une cinquantaine d'années m'assure que mon projet est irréalisable. D'ailleurs, dit-il, les femmes ne connaissent rien au dressage. Il n'a visiblement pas non plus connaissance de femmes cavalières téméraires aux temps héroïques des chevaliers ! Il oublie Jeanne d'Arc, et Aliénor d'Aquitaine partie à cheval aux croisades... Devant son public sélectionné par l'argent, ce gourou mégalô

## *Une longue préparation*

et misogyne veut me faire renoncer. Il m'en faudrait plus !

À Paris, où je suis née, je prends le temps d'admirer une nouvelle fois les deux quadriges ornant le toit du musée du Grand Palais, œuvre du sculpteur Georges Récipon. J'aime la puissance de ces chevaux qui semblent s'envoler dans un élan de force et de grâce. Merci, tante Sylvie, de me les avoir fait observer dans mon adolescence. Rentrée en Australie, je peaufine le débouillage de mes trois amis, je recherche les matériels qui vont m'être nécessaires et qui coûtent cher : équipement de navigation et de secours, selles de très bonne qualité pour ne pas blesser mes compagnons. Je lis avec avidité les détails des douze sections que comporte la piste du fameux National Trail – le Trail pour les intimes dont je vais faire partie. Chaque section recèle ses défis ; le sud en raison de l'isolement et du terrain montagneux des Alpes australiennes et le nord en raison du climat chaud, des tempêtes tropicales et des crocodiles.

Le bush australien peut être cruel, car il pullule d'animaux venimeux, dangereux, mortels : scorpions, araignées, crocodiles et sept espèces de serpents parmi les pires au monde. Le poison de certains entraîne un arrêt cardiaque en quelques heures, alors que je serai parfois à des jours de marche des premiers secours. Sans aucun mode de communication classique, je pars avec un dispositif d'urgence qui comprend un téléphone satellitaire. J'emporte aussi un « *spot tracker* » (que l'on pourrait traduire par « traceur ») relié à un satellite qui me permet, en déclenchant un bouton, de

## *Sur la piste sauvage*

fournir chaque jour ma position à Erica, ma manager d'expédition, et à ma famille. Je le porte toujours à la ceinture. Il comporte trois boutons :

- Je suis saine et sauve et parvenue à ma destination.
- J'ai besoin d'aide dans les 48 heures.
- Je suis en danger de mort, envoyez un hélicoptère.

L'argent et la nourriture sont le nerf de la guerre. À mes trois amis, j'apprends à s'accoutumer aux granulés auxquels ils ne sont pas habitués, en prévision des haltes où nous ne trouverons pas de fourrage. Ces compléments alimentaires se révéleront indispensables. En ce qui me concerne, la nourriture déshydratée prévue pour les expéditions est trop chère. Je me contenterai de couscous, de pâtes, de riz, de sardines, de thon en conserve, de petits pois et de porridge pendant un an, afin de limiter le poids sur le dos du cheval de bât qui ne doit pas excéder 60 kilos. Et je n'oublie pas de faire vacciner mes chevaux contre le tétanos, la fièvre typhoïde et surtout contre le virus Hendra, présent dans l'État du Queensland. Il est mortel aussi bien pour les chevaux que pour les humains et transmis par les chauves-souris.

Je fais une première sortie d'entraînement de quatre jours avec River, Cooper et Roxanne dans le but de m'assurer que je sais utiliser tout mon matériel et gérer mes chevaux. Lors de cette première nuit, j'ai la révélation de ce que va être notre vie pendant un an. Désormais débarrassée de toute attache, « *off the grid* », déconnectée, je me dégage « de ce lit de plume de la civilisation » selon Robert Louis Stevenson dans son *Voyage avec un âne dans les Cévennes*. Je serai



## *Une longue préparation*

seulement comptable de mes montures, seule et libre dans la nature, retranchée de la rumeur du monde. Fière d'avoir réussi à en arriver là, je suis remplie d'un sentiment de joie. L'idée d'une prochaine vie frugale, où le temps sera ralenti et où je serai dotée du strict nécessaire pour vivre au jour le jour, m'enchant. Je m'aventure dans un univers inconnu annonciateur de lendemains nouveaux.

Je n'ai toujours quasiment pas de sponsors. Il m'est difficile d'en chercher, car je suis accaparée par la logistique. Les saisons avancent et le temps manque. Je décide de partir en novembre en commençant par le sud pour des raisons climatiques, avant l'arrivée du grand froid. Dans les montagnes, la neige et les pluies compliqueraient singulièrement notre progression. Tous ces efforts, ces recherches, cet entraînement sont en soi déjà un énorme défi et un authentique accomplissement. Je les considère comme faisant partie de l'aventure. Il m'aura fallu un an et demi avant d'être prête. On ne se présente pas le nez au vent devant le National Trail, l'un des plus longs treks au monde. Reginald Murray Williams l'avait voulu pour rivaliser avec l'Appalachian Trail, sentier de randonnée courant sur 3 510 kilomètres à travers la chaîne des Appalaches sur la côte est des États-Unis. Ce bushman australien né en 1908 et décédé en 2003, parti de rien, presque vagabond, était devenu milliardaire. Son nom est étroitement lié à l'identité australienne qu'il a contribué à forger. Il a créé le style des vêtements de plein air australiens de qualité et s'est attaché à mettre en place le Trail géant. Au cours d'une vie riche en aventures, le fils de pionnier devenu homme d'affaires a eu neuf

N° d'édition : L.01EBNN000574.N001  
Dépôt légal : avril 2019

## SUR LA PISTE SAUVAGE

« J'ai adopté les grands espaces australiens depuis dix ans maintenant. J'aime ce pays-continent, où je travaille avec les enfants aborigènes, ces jeunes démunis, désœuvrés mais débordants de vie. À ces oubliés du bout du monde, j'ai donné le meilleur de moi-même, ils m'ont appris leurs coutumes, leurs traditions, et plus important que tout, leur compréhension intime de la nature. Grâce à eux, je peux devenir écorce, feuille, branche qui craque. Aujourd'hui, je suis cette terre rouge que je foule pieds nus le plus souvent et que j'aime tant, j'appartiens à ce décor sauvage et parfumé. Cette aventure a commencé le jour où, une communauté aborigène m'a invitée à participer à une course de chevaux, moi seule femme cavalière, blanche de surcroît. En plein désert australien, sous la fournaise, je remportais la course, devant un public mâle, abasourdi qu'une femme jeune les devance. J'ai rencontré ce jour-là d'autres déshérités, les brumbies, ces chevaux australiens redevenus sauvages, que nombre d'Australiens trouvent invasifs et n'hésitent pas à éliminer.

Lorsque j'ai décidé de traverser seule ce continent sauvage, en empruntant les 5 000 kilomètres du National Trail, je savais que trois brumbies m'accompagneraient. Ces compagnons d'aventure et de solitude, j'ai dû les dresser moi-même. Cette fois c'était certain, je pouvais partir au loin, oser l'aventure, vivre ce rêve fou, cette traversée sauvage. »

**Partie il y a plus de dix ans pour des vacances en Australie, Aliénor le Gouvello, passionnée d'équitation, est tombée sous le charme de l'outback australien.**